

SERGE GROUSSARD

# TALYA

récit

*nrf*

GALLIMARD

RECEIVED

100

RECEIVED





TALYA

Œuvres de  
SERGE GROUSSARD

*nrf*

LA FEMME SANS PASSÉ.

*Chez Ferenczi :*

CRÉPUSCULE DES VIVANTS, roman.

POGROM, roman.

DES GENS SANS IMPORTANCE, roman.

*Chez Plon :*

SOLITUDE ESPAGNOLE, enquête.

SERGE GROUSSARD

# TALYA

récit

*nrf*

GALLIMARD

*10<sup>e</sup> édition*

Extrait de la publication

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage  
soixante-dix-huit exemplaires sur vélin pur fil des  
Papeteries Lafuma-Navarre, dont soixante-quinze  
numérotés de 1 à 75 et trois, hors commerce,  
marqués de A à C.*

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.**

*Copyright by Librairie Gallimard, 1951.*

*A Christian Melchior-Bonnet*



CE QUE TALYA  
NE M'A JAMAIS DIT



Les chiens aboyaient depuis plusieurs nuits. Les autres s'en moquaient — ou faisaient semblant. Moi... Oh ! Je gardais le silence, quand je sentais la peur monter dans mes jambes. Mais sans doute suffisait-il de me regarder, puisque certains, certaines, tentaient de me rassurer et que la plupart finissaient par me tourner le dos avec exaspération.

Pourtant, il y avait plus d'un mois que la guérilla du lac Houleh avait cessé. Je me trouvais déjà au kibboutz, à ce moment : ce n'était pas la même chose ! On savait ! Les canons de 105 de notre artillerie légère répondaient aux 75 syriens; devant nous, à l'est, un rideau d'infanterie israélienne campaient. Nous n'étions pas en première

ligne. Les jeeps blanches des officiers observateurs des Nations Unies escaladaient souvent l'unique chemin carrossable de notre tell : l'un d'eux, un Flamand si blond qu'il paraissait se décolorer, m'avait prise pour cible, et c'étaient des galanteries à n'en plus finir, des pince-bras dans les coins; j'étais obligée de crier pour qu'il me laisse en paix pendant mon travail à l'étable. Tout était clair; nous ne connaissions pas ces faux silences... Avec les tracteurs qu'on venait de nous donner — des tracteurs blindés — nos laboureurs continuaient, malgré le veto de la Ligue arabe, à assainir les rives fangeuses du lac et quand les soldats d'en face abattaient un camarade, c'était terrible — mais il n'y avait pas de surprise...

Et la nuit — la nuit, tout redevenait calme. Calme ! Côte à côte avec nos hommes, les soldats veillaient, à tous les angles de notre grand nid. Nous n'étions pas seuls!

Maintenant, il n'y avait plus de jeeps blanches. Les deux bataillons, un matin, étaient descendus à grand fracas, dans leurs

## TALYA

camions à bâche, en longue file noire sur la route du sud ; l'actualité de la guerre tiède passait brusquement à la mer de Galilée, et nous pensions à ceux d'Ein Guev, qui entendaient aujourd'hui les canons et les rafales avant que notre tour ne revienne, comme il sied. Dans le bois d'eucalyptus que nos anciens avaient planté au nord-ouest du kibboutz, les Arabes pouvaient se glisser comme ils le voulaient, puisque nos soldats n'étaient plus là pour faire les patrouilles. Une seule section de parachutistes à bérets rouges restait près de nous ; elle avait planté ses tentes face aux Syriens, sur la terre noire, la terre à tourbe qui s'achève doucement dans les joncs et la boue des rives. Qu'est-ce une section ? A côté des parachutistes, une escouade de gardes des Nations Unies s'était installée, symbole d'une protection dérisoire, dans la maison de pierre d'un ancien Moukhtar passé chez ceux d'en face. Les gardes étaient commandés par le Flamand. Il nous rendait visite presque chaque jour, parce qu'il s'ennuyait, mais — dix hommes sans

arme, neutres... Une section.. Et nos cent cinquante combattants valides... Il y avait de quoi être inquiet.

Ils sont jeunes, et ils n'ont pas choisi le kibboutz pour vivre dans leurs pantoufles. Peut-être les chiens aboyaient-ils à cause des chacals ou des sangliers qui n'avaient pas pu trouver de laie et qui, furieux, venaient frotter leur groin contre nos barbelés tout neufs ? Après le travail, on se détendait comme d'habitude, tandis que les garçons continuaient à se relayer aux postes de garde, en doublant les équipes dès la tombée du jour.

C'est ainsi qu'un soir on a célébré deux mariages. Janot l'ancêtre, qui avec ses trente-huit ans est notre doyen, avait brusquement décidé de régulariser une liaison qu'il croyait secrète et que tout le monde connaissait; il épousait une Marocaine, Mihal, nurse à la Maison d'Enfants. Et Jean-Paul, qui cet hiver a décidé enfin de changer de nom mais ne nous a pas encore habitués à l'appeler Menachem, Jean-Paul, mon supérieur, le vacher-chef, épousait la

petite et gracieuse Judith, aujourd'hui repasseuse, et l'an dernier étudiante en première année de médecine à Paris où son père est, dit-on, un chirurgien célèbre. Janot avait organisé une fête. On avait orné le réfectoire de banderoles et de grands panneaux où, dessinés à gros traits, rendaient visite à la Haute-Galilée les gouapes de Pigalle, la Butte, le Moulin Rouge, le Sacré-Cœur, les escaliers du square Saint-Pierre... Peu à peu, l'ambiance était venue dans le vacarme. L'orchestre ne jouait pas trop mal, et quand il s'arrêtait nos vieux disques grinçants maintenaient l'atmosphère de Paris — un Paris qui datait. Naturellement, avec la distribution exceptionnelle du vrai café de dix heures, la Hora, notre ronde juive, s'empara de nous ; nous avons tourné, tourné entre les tables, frappant des pieds en cadence, hurlant nos exclamations rauques, couverts de sueur dans la moiteur d'un soir sans brise. Épuisée, je m'étais affalée sur un banc et je finissais ma tasse, pendant que le dernier carré de la Hora continuait à tourner en rond, à

battre des mains et à crier : « Is-ra-ël ! La-la-la ! Dan-Eilath-Beer-she-ba ! » ou des choses de ce genre, les yeux perdus, de grandes flaques humides sur les chemises. Quelques couples sentimentaux faisaient rejouer les disques usés et, dans le fond du réfectoire, à l'écart, dansaient avec ferveur sans que je compris comment ils pouvaient distinguer les braillements de la ronde et la plainte sucrée des guitares.

J'entendis les chiens. Tous nos bergers allemands se mettaient soudain à hurler si fort qu'ils couvraient le tohu-bohu. Ephraïm, qui était assis sur le même banc que moi, se leva. C'est notre secrétaire des affaires extérieures, notre chef civil, si tant est qu'on puisse employer cette expression chez nous ; mais pour les questions militaires, Ephraïm rentre dans le rang ; le responsable est Jean-Paul *alias* Menachem. Nous ne nous étions pas aperçus que Jean-Paul avait quitté sa femme ; c'était vers lui que se dirigeait Ephraïm. Jean-Paul rentrait dans le réfectoire. Ce soir, il était exempt de garde, forcément ; pourtant, il

tenait une mitrailleuse. Sans que personne eût rien demandé, la ronde s'arrêta. Tous les hommes présents entourèrent Jean-Paul et Ephraïm.

Dehors, les premiers coups de feu ont éclaté.

Jusqu'ici j'avais réussi à surmonter cette épouvante stupide, cette lâcheté de femme... Sans doute était-ce parce que je nous sentais protégés. J'ai regardé les autres, surtout les femmes — les deux mariées, par exemple... A peine manifestaient-elles un peu de nervosité. Nous avons chacun nos postes, dès qu'un combat s'annonce : moi, je n'étais désignée ni pour le ravitaillement de munitions, ni pour le rechargement, ni pour rien de ce qui m'eût forcée à être exposée, à être à l'air libre. On m'avait affectée à l'infirmerie, parce qu'il fallait bien m'affecter quelque part. C'était théorique. En soi cela m'humiliait, mais... Tout valait mieux que de gêner mes camarades, n'est-ce pas.

L'infirmerie s'accote à la Maison d'Enfants. Il fallait donc sortir, descendre une

bonne partie du versant est, le long de nos habitations et des bâtiments de service.

Dès que je fus sortie...

Le combat ne semblait pas violent. On tirait. C'était une nuit à moustiques, une de ces nuits où on rejette ses draps et où l'on cherche le sommeil, dans la touffeur. Il n'y avait pas d'air. On se demandait comment l'obscurité pouvait être aussi profonde puisqu'on savait que le ciel était sans nuage. Le temps rêvé pour un traque-nard. J'ai essayé de me rendre à l'infirmerie. Si quelqu'un m'avait accompagnée, j'y serais aisément parvenue ; mais je n'avais pas osé demander à Judith de venir avec moi. Ses airs de supériorité me faisaient horreur. Et chaque fois que je réclamais une aide quelconque, je craignais que cela ne tourne mal : car je savais que s'il arrivait quoi que soit, ce serait à moi seule qu'on en voudrait toujours.

Je n'ai pas pu aller plus bas que la centrale électrique. Je me suis collée contre le mur de ciment, et c'était stupide puisque la centrale représente naturellement une



SERGE GROUSSARD

## TALYA

Un soir, les pionniers d'un kibboutz français de Haute-Galilée célèbrent une fête — deux mariages. La Communauté située près du lac Houleh, frôle le no man's land et la frontière syrienne. Soudain, les premiers coups de feu claquent : les Syriens attaquent dans la nuit.

C'est Talya, jeune juive allemande, qui conte cette histoire. D'emblée, on sent que ses compagnons ne la considèrent pas comme tout à fait intégrée à leur collectivité.

Qui est cette jeune femme ? Comment a-t-elle échoué là ? Qu'advient-il d'elle à la fin de cette nuit de feu ? La suite du récit nous réserve des surprises. Le long visage pâle et le sourire crispé de l'héroïne, son acceptation douce du pire, ses remords, ses velléités, ses chutes, ses brusques accès de dévouement farouche — cela se grave en nous. Sans doute est-ce parce que l'auteur s'est beaucoup attaché au personnage qu'il a imaginé.

*Talya* est une œuvre d'imagination, mais ses circonstances et ses paysages sont brûlants et proches. Le problème juif et le problème du jeune état d'Israël, qui sont loin de toujours se confondre, ont passionné et passionnent encore le monde.